

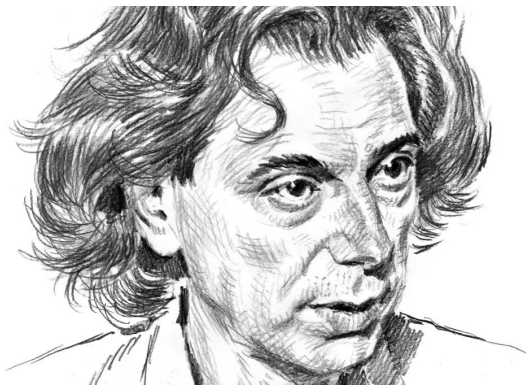
1 février (Le Figaro)

[Éric Sadin: «Les réseaux sociaux sont devenus des machines à simplifier notre rapport aux autres et au réel» \(lefigaro.fr\)](#)

Éric Sadin: «Les réseaux sociaux sont devenus des machines à simplifier notre rapport aux autres et au réel»

Par [Ronan Planchon](#)

Publié hier à 19:12



Éric Sadin. *Fabien Clairefond*

ENTRETIEN - Facebook, comme Instagram ou TikTok, ont profondément influencé nos psychés et donné le ton de l'époque. En les intégrant à nos vies, nous avons oublié la complexité du réel.

**Éric Sadin est philosophe, spécialiste du monde numérique. Il a récemment publié aux Éditions Grasset « La Vie spectrale. Penser l'ère du métavers et des IA génératives ».*

LE FIGARO. - Facebook a 20 ans. En ayant accès à la vie des autres, sommes-nous devenus des machines à se comparer ?

ÉRIC SADIN. - L'événement, à portée anthropologique, inauguré par Facebook, c'est le fait que les rapports interpersonnels se sont trouvés, pour une partie régulièrement extensive, médiatisés par les écrans. Certes, auparavant, les e-mails avaient favorisé cette dimension, mais c'était de façon discontinue, non via une interface permettant aisément, et presque d'un clic, d'afficher textes et images. Il était offert à chacun de disposer de sa propre page, d'exposer, aux yeux d'un grand nombre et à volonté, des séquences de son quotidien.

Cette faculté a procuré aux êtres la sensation de détenir un statut social comme soudainement surclassé. Car, le propre de la plateforme, c'est qu'elle a apporté une visibilité à des foules d'individus, dont nombre vivaient une impression d'invisibilité et d'inutilité de soi.

Cette forme d'enivrement a été le moteur du rapide succès de la société de Mark Zuckerberg, avant qu'elle ait eu, en 2009, une idée de génie : introduire un pouce levé, le like ! Et alors, narrer sa vie ou donner son opinion sur le monde comme il va, s'est vu suivi par un assentiment public, ayant engendré la sensation si jouissive de l'importance de sa personne. Cette mécanique a alimenté une fréquentation compulsive et, à vrai dire, en est vite arrivée à faire tourner quelques milliards de têtes !

Qu'est-ce que Facebook a changé dans notre rapport au monde ?

L'oubli de la complexité du réel. Car, ce que Facebook a intronisé, c'est le fait de généralement se présenter sous son plus beau jour, éradiquant les parts d'ombre, les baisses de régime indissociables de l'existence.

À cet égard, au tournant des années 2010, l'on a assisté à un festival permanent de vies lumineuses, comme un magazine people dans lequel tous s'affichaient : photos de vacances, de cocktails au bord de la mer au soleil couchant... Ces conduites ont entraîné une surenchère de concurrence non dite de la vie colorée, mais auront surtout induit un fait décisif : l'évacuation de la négativité. D'ailleurs, on *like*, on ne *dislike* pas.

Cet état d'esprit a favorisé trois dimensions qui, au fil du temps, n'ont cessé de s'intensifier. D'abord, la primauté de soi, c'est-à-dire qu'on entretient un jeu social, moins pour échanger que pour recevoir une gratification immédiate. Ensuite, l'autre est envisagé comme un seul vecteur d'accroissement de sa réputation, faisant l'objet d'une instrumentalisation plus ou moins sournoise. Enfin, on a vite oublié que tout ce mécanisme dépendait d'une compagnie privée qui, au tournant des années 2010, a constitué la plus grande base de données comportementale de la planète et qui n'a fait que chercher à la monétiser.

L'on aura assisté à l'émergence d'une industrie, devenue surpuissante, chargée de structurer une large part de la socialité contemporaine. Où l'on voit que, ce qui caractérise le technolibéralisme, c'est avant tout sa capacité à influencer sur nos psychés et à donner le ton de l'époque.

Avec l'apparition de nouveaux réseaux sociaux, l'audience de Facebook a profondément changé ces dernières années. A-t-il perdu de sa puissance symbolique ?

Il semble loin le temps du festival d'artifices. Aujourd'hui, le paysage est devenu morne, presque triste, les posts ayant l'allure de cartes postales délavées. Sur la durée, Twitter, apparu en 2006, a gagné la bataille symbolique des réseaux sociaux. Cela ne relève pas du hasard, car le principe était fondé sur la priorité accordée à l'expression verbale. Ce, dans un contexte historique marqué par une succession de désillusions éprouvées à l'égard de l'ordre économique et politique en place. Les êtres éprouvant le besoin de témoigner de leurs maux. L'interface, qui impose un usage limité de caractères, a favorisé les formules expéditives, le régime assertif privé de toute équivoque.

L'ampleur des rancœurs et la simplification de nos perceptions représentent deux traits majeurs de notre temps. Ensemble, ils sont délétères.

Éric Sadin

Et c'est là que l'on retrouve, mais sous une autre mesure, l'oubli de la complexité, les personnes ne s'en remettant plus qu'à leurs propres paroles, réduisant l'épaisseur du réel à leurs seules vues et opérant des partitions aux airs définitifs entre ceux qui y souscrivent et les autres, devenant alors des ennemis. En 2014, à l'occasion des 10 ans de Facebook, j'avais théorisé le fait qu'il s'agissait d'une « *machine à flatter les individus* » ; en 2024, je dirais que les « réseaux sociaux » se sont mus en machines à simplifier à l'extrême nos rapports aux autres et au réel.

En quoi les réseaux sociaux impriment-ils l'ethos de notre époque ?

L'ampleur des rancœurs et la simplification de nos perceptions représentent deux traits majeurs de notre temps. Ensemble, ils sont délétères. Car plus les insatisfactions enflent, plus nous usons de technologies de compensation qui ont le don d'évacuer l'ambiguïté, le questionnement, les multifacettes des êtres.

On a une opinion tranchée sur tout, une vie lumineuse ou terne ; sur Instagram ou TikTok, on est soit une figure dominante, soit un spectateur passif. Il n'y a plus que du sûr et du définitif. C'est sur ces chemins très bornés que se constitue dorénavant notre appréhension du monde.

L'oubli de la multidimensionnalité du réel et des autres, c'est une catastrophe, parce que l'on reste claquemuré au sein de cadres très restreints.

Éric Sadin

C'est comme si le calcul, qui structure les systèmes numériques, avait fini par déteindre sur nos comportements, réduisant notre conception des choses à une schématisation binaire. L'oubli de la multidimensionnalité du réel et des autres, c'est une catastrophe, parce que l'on reste claquemuré au sein de cadres très restreints. Il n'y a plus de place pour le contradictoire, la prise en compte de ce qu'autrui peut nous apporter, et tant de dimensions de la vie se trouvent occultées.

Vous pensez donc que l'avènement des IA génératives va conduire à une automatisation des rapports humains ?

Depuis peu, une application de rencontre, Volar, met à disposition de ses abonnés des chatbots qui intègrent divers traits de leurs personnalités, leurs aspirations et leur façon de s'exprimer, et échangent avec les personnes censées parfaitement leur correspondre. Tout annonce que des systèmes vont bientôt nous interpréter en continu, générer des messages et des images à notre place, organisant ainsi la meilleure version de nous-mêmes.

Ce ne serait que la continuation, vingt ans plus tard, de ce qui était déjà à l'œuvre avec Facebook, à savoir l'exposition de soi sous ses plus beaux atours, avec la différence notable que toute négativité serait intégralement évacuée, dans un environnement où seules les relations sociales prétendument les plus appropriées prévaudraient. Saisit-on alors que cette extrême technologisation des rapports aura fini par produire l'inverse même de ce que suppose la vitalité sociale ?